

“Je ne me suis pas laissé enfermer par les diktats littéraires ou politiques de l’après-guerre. J’ai réussi à être moi-même, et j’ai pu faire ce qui me plaisait.”

Robert Laffont dans son bureau de la place Saint-Sulpice en 1978.

11 Robert Laffont, né en 1916, est le précurseur d'une nouvelle génération d'éditeurs de l'après-guerre. Il a

**DOUZE
EDITEURS
DANS LE
SIECLE**

introduit en France des méthodes, aujourd'hui communes, inspirées des Etats-Unis : à-valoir, études de marché, lancement de best-sellers..., qui lui ont permis de créer une maison puissante. Pour réaliser ses audaces il en a sacrifié le contrôle

jusqu'à ce qu'elle lui échappe. Son nom est associé à un grand nombre des succès de la deuxième moitié du siècle.

ROBERT LAFFONT LE PRÉCURSEUR

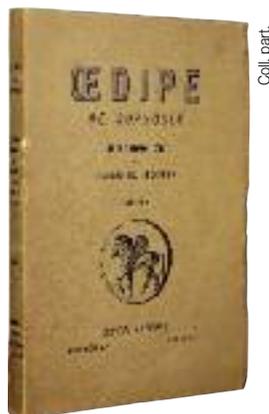
Robert Laffont naît le 30 novembre 1916 à Marseille. Son père, officier de marine, est originaire de Castres. Il perd sa mère, petite fille du fondateur de *LEcho d'Oran*, pendant l'épidémie de grippe espagnole de 1918 et est élevé par une belle-mère autoritaire. Après de brillantes études au lycée Perrier, il intègre HEC à Paris en même temps qu'il passe une licence de droit. Ayant devancé l'appel, il est affecté à Poitiers puis aspirant à Nice. Il se marie en 1938 avant de commencer son doctorat en droit à Aix. En même temps, son père lui trouve un emploi de secrétaire général d'une société de remorquage et de sauvetage en mer. Il est mobilisé comme officier en mars 1939 à la frontière italienne dans l'armée des Alpes, qui n'est qu'effleurée par les combats, jusqu'à l'armistice, puis regagne Marseille. Il s'inscrit au barreau sans enthousiasme, mais abandonne vite et participe à la création d'une société de production dans le cinéma. Il rencontre Roger Allard, qui s'était occupé des livres de luxe chez Gallimard, et Guy Schoeller, directeur de l'agence Hachette de Marseille, fait la tournée des libraires peu approvisionnés en ces temps difficiles et décide de se lancer dans l'édition grâce à un petit héritage venu de sa mère.

Il fonde en mai 1941 une société en nom propre, Robert Laffont, Editeur, au 19 A, rue Venture, et prend pour sigle un dauphin « portant sur son dos le poète Arion sauvé par ses soins ». Son premier livre, une adaptation par Gabriel Choisy de l'*Œdipe roi* de Sophocle joué au théâtre antique d'Orange, lui vaut surtout de recevoir ses premiers manuscrits. Il sort des nouvelles puis un roman de François de Roux, lauréat du prix Renaudot en 1935, et des livres de Marie Mauron, Marcel Brion et René Behaine grâce à qui il rencontre Guillaïn de Bénouville. En 1943, il crée une collection de poésie « Sous le signe d'Arion » dans laquelle il publie Georges-Emmanuel Clancier,

Luc Estang et Gabriel Audisio. Malgré les difficultés pour trouver du papier, il arrive à publier des livres illustrés comme *Le journal dessiné d'un prisonnier de guerre* d'Antoine de Roux, qui connaît un succès encourageant. L'année suivante, il transforme sa maison en société en commandite par actions et ouvre un bureau rue de Buci à Paris. Convaincu que c'est là qu'il pourra se développer, il vient s'installer à Paris après la Libération, d'abord rue du Maine puis, en février 1946, au 30, rue de l'Université, dans un immeuble qu'il fait rénover, juste derrière celui de Gallimard.

Premier « cent mille ». Dès 1945, il confie une collection à Armand Pierhal, spécialiste de littérature étrangère, « Pavillons », dans laquelle il va notamment publier Graham Greene, Evelyn Waugh et Henry James. Il s'entoure de conseillers comme Kléber Haedens, Louis-René Des Forêts, Michel Mohrt ou Georges Pelorson/Belmont. Mais très vite, malgré une augmentation de capital et quelques succès, *Le sacrifice du matin* de Bénouville en 1946 a été son premier

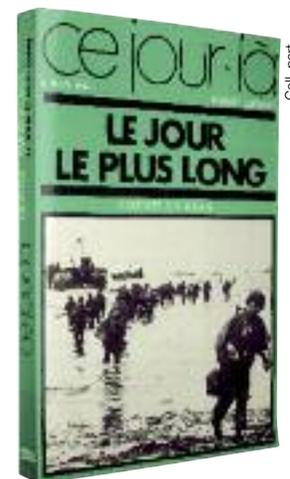
« cent mille », il se heurte aux difficultés de l'édition d'après-guerre et doit rechercher une alliance. En 1948, il fait appel à Hachette, qui hésite trop longtemps, puis à René Julliard avec lequel il conclut un accord. Il accepte un contrat en participation par lequel Julliard a le contrôle et la distribution de la maison, s'installe rue de l'Université et ne reverse à Laffont qu'un dividende de 2 % sur les livres vendus. Les conditions sont draconiennes et Robert Laffont, privé de toute initiative dans sa maison, essaie d'en reprendre à l'extérieur. Il crée en 1950, avec Gallimard et l'éditeur italien Bompiani, la Société d'édition de dictionnaires et encyclopédies (Sede) pour publier le *Dictionnaire des œuvres de tous les temps et de tous les pays*. Il participe, en 1952, à la création du Club du meilleur livre avec Gallimard et Hachette, se désengage trois ans plus tard, puis fonde en 1956, avec Flammarion, Julliard, Albin Michel, Plon, Le Seuil et Stock, le Club des éditeurs. Avec Del Duca, il monte en 1957 les Editions du Pont Royal pour publier des beaux livres et enfin participe à la création de la



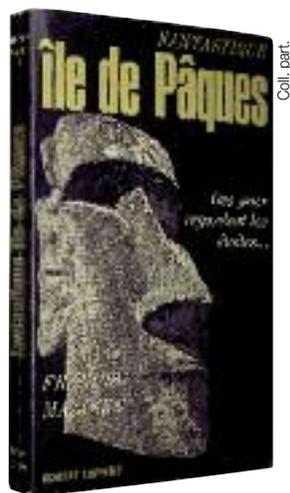
Le premier livre publié en août 1941.



La collection « Pavillons », créée en 1946.

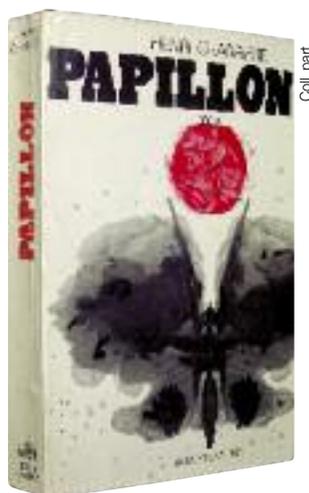


L'un des premiers grands succès (1960).



Coll. part.

Le livre qui donne naissance aux « Enigmes de l'univers ».



Coll. part.

Papillon (1969), énorme succès dans la collection « Vécu ».



BS

Déjà le goût de l'aventure avant l'édition.

collection « J'ai lu » avec Flammarion et Le Seuil en 1958. René Julliard, inquiet de le voir réussir ailleurs, accepte de renégocier le contrat initialement prévu pour vingt-cinq ans. En juillet 1953, le nouvel accord redonne à Robert Laffont une liberté de publication et une véritable participation : Julliard finance et touche la moitié des résultats; ce contrat sera renouvelé en 1958 et devait prendre fin en décembre 1963 mais la mort de René Julliard, en juillet 1962, lui permet de s'en libérer avant.

Entre-temps il a connu quelques succès grâce auxquels ses résultats ont dépassé ceux de Julliard : les Mémoires d'Eisenhower, *La puissance et la gloire* de Greene, *Le désert des tartares* de Buzzati, *L'attrape-cœurs* de Salinger et *Chiens perdus sans colliers* de Gilbert Cesbron. Il a publié aussi Alexis Curvers, Bernard Clavel, Henri-François Rey et Claude Manceron. Il fait un premier voyage aux Etats-Unis en 1954, d'où il rapporte le concept de la collection « Best Sellers » qu'il lance en 1956 et dont le premier succès est *Exodus* de Léon Uris ; il crée la collection « Ce jour-là », dans laquelle paraît *Le jour le plus long* de Cornelius Ryan et qui accueillera *Paris brûle-t-il?* en 1964.

Seul cette fois. A la recherche de nouveaux partenaires, il trouve le financier Jean Lambert, qui a réussi aux Etats-Unis, et prend 46 % du capital des Editions. Il ne reste à Robert Laffont que 18 %. Il devient selon ses propres termes, « un manager responsable, devant ses actionnaires et ses collaborateurs, du bon fonctionnement de son affaire »¹ qui accepte de tout perdre s'il ne fait pas les bons choix. Pour s'étendre, il doit déménager et quitte la rue de l'Université pour le 6, place Saint-Sulpice. Avec Stock et Albin Michel, il crée Forum pour sa distribution et monte parallèlement des réseaux de vente par courtage et par correspondance pour les grandes réalisations comme les *Œuvres romanesques croisées* d'Elsa Triolet et Aragon ou *l'Encyclopédie Cousteau*. C'est un nouveau départ, seul cette fois.

La direction de « Pavillons » est reprise par Georges Belmont et Laffont lance de nouvelles collections, comme « Les énigmes de l'univers » en 1965 après le succès de *Fantastique île de Pâques* de Francis Mazière, à qui il en confie la direction. Mais il doit changer d'actionnaire; Jean Lambert ayant connu des difficultés, ses affaires sont reprises par les fonds d'investissement

américains. Le groupe américain Time Life accepte de reprendre les parts et est agréé par le gouvernement français à condition qu'il n'atteigne pas la majorité. « *Les Américains m'ont appris, dira-t-il, que même dans ce métier les prévisions financières sont possibles* ».

Bettelheim, Soljenitsyne et "Papillon". En 1966, il crée une collection pour la jeunesse, « Plein vent », dirigée par André Maspéain puis, l'année suivante, « Réponses » confiée à Joëlle de Gravelaine, qui y publiera Bruno Bettelheim et le célèbre *Tout se joue avant six ans*. En 1968, il publie *Le maître et Marguerite* de Boulgakov et *Le premier cercle* de Soljenitsyne. Il reçoit le prix Goncourt pour *Les fruits de l'hiver* de Bernard Clavel et, l'année suivante, le succès de *Papillon* d'Henri Charrière (600 000 exemplaires en quatre mois, 1,2 million dans cette édition) donne naissance à la collection « Vécu », dirigée par Charles Ronsac, qui accueillera Maurice Mességué, Martin Gray, Claude Olivenstein ou Roman Polanski. La même année, il crée « Ailleurs et demain », série de science-fiction dirigée par Gérard Klein qui publiera la série des *Dune* de Frank Herbert, et « Les portes de l'étrange » consacrées à l'ésotérisme et à l'irrationnel, avec notamment *La vie des maîtres* de Baird T. Spalding. En 1969 toujours, Jean-François Revel lui apporte la collection « Liberté », créée chez Pauvert, qui deviendra en 1971 « Liberté 2000 » avec son propre *Ni Marx ni Jésus*. En septembre, il rachète à Pierre Seghers la maison d'édition fondée par celui-ci, ainsi que sa société de distribution, créée en 1945 sous le nom d'Intercontinentale et devenue L'Inter. Laffont fusionne ses deux distributeurs sous le nom d'Inter-Forum. Albin Michel et Stock, après une mauvaise expérience informatique à Forum, préfèrent se réfugier chez Hachette et il leur reprend leurs parts.

La diversité marque son catalogue : il continue à publier des beaux livres et des livres pratiques. En 1970, il crée la collection « L'écart » destinée à publier des œuvres de jeunes auteurs qu'il confie à Michel-Claude Jalard. Exigeant sur la qualité, Jalard y donnera notamment les premiers livres d'Alain Gerber. En 1971 est inauguré un

département Jeux dans lequel Armand Jammot entrera comme directeur de collection et, l'année suivante, Laffont accueille la revue *Change*, que Jean-Pierre Faye avait fondée au Seuil, puis une collection du même nom. Il multiplie aussi les essais avec des livres d'Emmanuel Todd, Henri Laborit, Raymond Aron, Jean-Louis Servan-Schreiber ou Henri Amoureux. Revel crée la collection « Notre époque » dans laquelle il publie le livre de Carl Bernstein et Bob Woodward, *Watergate, les fous du président*.

En janvier 1974, Robert Laffont inaugure la collection « Un homme et son métier » avec *Éditeur*, un livre dans lequel il raconte son parcours et explique ses conceptions. Il est, avec Bernard Grasset et Edmond Buchet, l'un des seuls éditeurs à avoir écrit sur son métier.

Robert Laffont est un homme sportif et élégant; on se laisse facilement prendre à son charme. Il en joue même auprès du public auquel il s'adresse par le biais d'un bulletin, *Vient de paraître*, dans lequel il expose aussi bien ses coups de cœur que ses problèmes du moment. Il a un véritable flair et l'instinct du retraitage. « *Rien n'est jamais acquis et c'est ce qui est formidable dans cette profession. C'est un métier de joueur* »³, dit-il. « *Travailler le fonds et le rattacher à l'événement* »⁴, répète-t-il souvent. Il connaît ses limites : il a publié le premier livre de Robert Pinget mais l'a laissé partir chez Minuit où il sera plus à sa place.

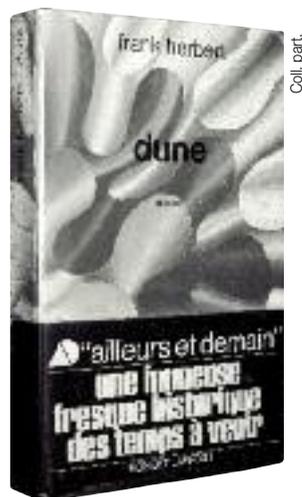
Séducteur, il s'est marié quatre fois et a eu cinq enfants : Patrice, devenu un célèbre animateur de télévision, Olivier, décédé en 1995, et Anne, qui épouse Alain Carrière, de son premier mariage; Isabelle, mariée à Richard Ducousset, l'un des dirigeants d'Albin Michel, et Laurent, de son second mariage.

Plutôt naïf et timide. Il se définit comme un provincial, plutôt naïf et timide, qui n'a jamais pu s'intégrer à la vie parisienne. « *Je ne me suis pas laissé enfermer par les diktats littéraires ou politiques de l'après-guerre. J'ai réussi à être moi-même, et j'ai pu faire ce qui me plaisait* »⁵, dit-il. Charles Ronsac admire chez lui « *l'économie des moyens employés pour convaincre... ou dissuader* »⁶. Il n'a jamais aimé les mondanités ni cultivé les relations, et reconnaît qu'il a bien vécu. Ses confrères, auprès desquels il est plutôt populaire, l'appellent « le beau Bobby ». Il accepte d'être vice-président du SNE et préside la Commission de promotion du livre, très active en particulier dans l'organisation du Salon du livre de Nice puis de celui de Paris. En

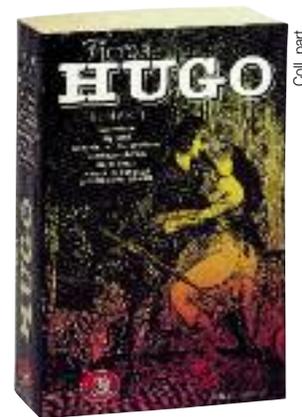
Ses confrères, auprès desquels il est plutôt populaire, l'appellent "le beau Bobby."



Le jeune éditeur à Marseille en 1941.



La collection « Ailleurs et demain » de Gérard Klein.



La collection « Bouquins » de Guy Schoeller.

revanche il ne veut pas se mêler de la course aux prix littéraires et s'il en a obtenu il aime à croire que c'est pour la qualité de ces textes. En 1986 il se paie une page de publicité avec Pierre Belfond intitulée « Pour une morale des prix littéraires ». Il a su aussi se concilier les libraires; d'abord parce que ses livres se vendent et aussi parce qu'il les emmène en voyage pour lancer certains livres ou les remercier du succès qu'ils ont assuré. « *Editer, dit-il, c'est transformer une construction intellectuelle en produit de consommation. Pourquoi se limiter au livre?* »⁷ Il fait l'expérience de la production d'une comédie musicale qui sera un échec et du cinéma avec la coproduction de *Papillon*.

Prise de risque permanente. Il apparaît comme un homme armé de convictions qui se bat pour préserver sa maison avant de penser à son intérêt personnel. La prise de risque est permanente mais toujours calculée. On a dit de lui qu'il était « *le plus américain des éditeurs français* ». Il a inventé « le livre de l'été ». Dans sa maison, c'est la collégialité qui domine. Chaque semaine, outre le comité de lecture avec l'ensemble des éditeurs et directeurs de collections, il y a un comité de direction qui donne les orientations et une réunion d'actualité sur la production, « la grand-messe du patron ». Une fois par mois, l'ensemble des éditeurs assiste à une réunion de projets. Il en a influencé beaucoup, Jean-Claude Lattès, Jean Rosenthal, Alain Carrière, Yvan Nabokov notamment, ou même Francis Esnérard dans leurs affaires communes.

Il ne connaît pas seulement le succès dans les témoignages qu'il publie mais aussi avec les romans dont ceux d'Oliver Todd, Max Gallo, Bernard Clavel, Jacques Lanzmann, Yves Navarre, Anthony Burgess, John Le Carré, Jack-Alain Léger, Pierre Rey, Dominique Lapierre et Larry Collins. En 1974, il récupère le *Quid?* de Dominique et Michèle Frémy édité chez Plon. En 1977 il crée, avec le Club français du livre et Albin Michel, le Grand Livre du mois qui devient le deuxième grand club français. L'année suivante, avec Little Brown et Salvat, il lance les éditions Medsi pour publier en coéditions internationales des ouvrages scientifiques et, en 1979, Guy Schoeller lui propose une nouvelle collection réunissant de grands textes ou des publications de référence, brochée grâce à un nouveau procédé déniché en Angleterre qui en fait un objet souple, mais solide contrairement aux livres au format de poche courants. Ce sera « Bouquins », un projet sur

lequel aucun autre éditeur ou coéditeur n'a voulu alors s'engager car les investissements sont très lourds.

Celui qui « *cachait sous un captieux enjouement une mélancolie contagieuse* »⁸, comme dit Jean-François Revel, subit un triple pontage en novembre 1980. Le stress a eu raison de son enthousiasme. Quelques mois plus tard, après l'arrivée au pouvoir de François Mitterrand, Time Life veut céder ses affaires françaises. Laffont perd ses liens avec les banques qui lui faisaient confiance alors qu'il a atteint un taux d'endettement très élevé; il a investi dans un *Grand Quid illustré*, véritable gouffre financier. C'est l'Institut pour le développement industriel (IDI), qui avait déjà repris 15 % en 1978, qui devient majoritaire après une augmentation de capital. « *Oui, dit Robert Laffont, l'IDI m'a permis de sauvegarder l'emploi de mes mille salariés, et mon œuvre. Mais les banquiers... Si je devais recommencer aujourd'hui, je ne serais plus entrepreneur* »⁹. » On lui adjoint un directeur général, François d'Esneval, Albin Michel revient chez Inter-Forum et le secteur des jeux est cédé à Nathan. Trois ans plus tard, l'IDI revend sa participation à RTL et Havas et le 31 décembre 1986 Robert Laffont quitte la présidence de sa maison pour être remplacé par un gestionnaire, Guy Gervais. Dans ces années, il a publié notamment Norman Mailer, Jim Harrison, John Kennedy Toole, Martin Cruz Smith, Robert Ludlum, Dominique Lapierre, Larry Collins, Alain Gerber, Serge Lentz, Max Gallo, Jean-Jacques Pauvert, Thierry Breton, Françoise Dolto, Jean Raspail et l'école de Brive suscitée par le directeur littéraire Jacques Peuchmaud : Michel Peyramaure, Claude Michelet, Denis Tillinac et Christian Signol

Synonyme d'audace et de modernité. Il reste éditeur-fondateur avec le plaisir de se consacrer uniquement à ce travail, son fils Laurent est directeur de l'édition, Isabelle est directrice de collection et Anne s'occupe du service de presse. En septembre 1990, par le jeu des regroupements des participations d'Havas, Laffont est absorbé par le Groupe de la Cité qui devient ainsi le premier groupe français d'édition. Avec ce rachat, la maison a pour la première fois été valorisée comme une valeur sûre : avec près d'un milliard de chiffre d'affaires, elle a été évaluée à la moitié. C'est une reconnaissance de son parcours d'éditeur, mais les activités de distribution sont séparées et les par-

ticipations dans le Grand Livre du mois cédées à Albin Michel. Laffont, qui était devenu synonyme d'audace et de modernité, n'est plus que l'une des maisons d'un grand groupe et perd un peu de son âme.

Le 24 mai 1991, on célèbre les cinquante ans de la maison par une grande fête sur la place Saint-Sulpice. Quelques jours plus tard Robert Laffont doit subir une

« Si je devais recommencer aujourd'hui, je ne serais plus entrepreneur. »

nouvelle opération. Après son rétablissement, il décide de ne plus se consacrer qu'à une nouvelle collection « Aider la vie » afin de « *publier des livres susceptibles d'apporter des encouragements ou des réponses claires à des lecteurs trop souvent isolés dans leur lutte contre le poids de la vie* »¹⁰. Il y donne notamment les dialogues entre l'abbé Pierre et Ber-

nard Kouchner, ceux de Jean-Claude Carrière avec le dalaï-lama et *La mort intime* de Marie Hennezel.

Robert Laffont est fier que trois de ses enfants, sans qu'on puisse dire que ce sont des héritiers, aient choisi de travailler dans l'édition. Sur sa carrière, il est très lucide : « *Je n'ai aucune amertume* », dit-il. Il a publié près de dix mille livres : « *Je n'ai pas su me modérer. Maintenant j'essaierais de rester indépendant* », mais il estime avoir « *réalisé comme un rêve qui m'a permis de vivre la diversité* »¹¹ et ne regrette rien : « *Peut-être dans les moments les plus difficiles, me serais-je battu avec moins de foi si je n'avais eu à défendre mon propre nom* »¹².

PASCAL FOUCHÉ

La semaine prochaine : Jérôme Lindon

1. Robert Laffont, *Éditeur*, Laffont, 1974, p. 100.
2. Michel Tardieu, « L'année Laffont », *L'Express*, 22-28 septembre 1969.
3. Interview de Pierre Assouline, « Les révélations de Robert Laffont », *Lire*, janvier 1987.
4. Hortense Chabrier, « Laffont », *Réalités*, 15 au 15 mars 1967.
5. Chantal Daverdin-Liaroutzos, « Robert Laffont, sous le signe du dauphin », *Magazine littéraire*, mai 1991.
6. Charles Ronsac, *Trois noms pour une vie*, Laffont, 1988, p. 399.
7. *L'Express*, op. cit.
8. Jean-François Revel, *Mémoires. Le voleur dans la maison vide*, Plon, 1997, p. 256.
9. François Hauter, « Laffont : quid de Quid? », *Le Figaro*, 12-13 septembre 1981.
10. Robert Laffont, *Léger étonnement avant le saut*, Laffont, 1996, p. 101.
11. Entretien avec Robert Laffont.
12. *Éditeur*, op. cit., p. 45.